

## La mémoire oublieuse, l'oubli qui se souvient

Marcelle Brisson

Number 69-70, Fall 1996

La mémoire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14815ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brisson, M. (1996). La mémoire oublieuse, l'oubli qui se souvient. *Moebius*, (69-70), 37-45.

MARCELLE BRISSON

*La mémoire oublieuse,  
l'oubli qui se souvient*

Il y a un temps pour se souvenir, il y a un temps pour oublier. Et si, entre les deux, un va-et-vient continu s'instaurait ? Peut-être la vie est-elle ainsi faite : les contraires coexistent, les émotions se gonflent dans leur diversité, les humeurs se mêlent. Partout règnent la mixité et le métissage. Il est de bon ton dans les milieux culturels à la page de le remarquer. Je m'y soumetts non par mode mais parce que l'analyse de mon sujet peut ainsi s'affiner. Pour écrire sur la mémoire, l'idée m'est venue de fixer mon regard sur l'oubli. L'un ne va pas sans l'autre, me semblait-il.

**L'oubli comme trou de mémoire**

L'oubli apparaît souvent comme le revers (de fortune ?) de la mémoire. Il est alors envisagé comme un manque, un trou. Cette défaillance peut être radicale; on ne le réalise que plus tard : «J'ai complètement oublié ce rendez-vous, cette visite, cet article de la liste d'épicerie.» Parfois elle est flagrante, dans le vif d'une conversation : tel mot, tel nom, tel détail d'un événement se dérobe. En place du complément d'objet du verbe se souvenir : un vide. Intolérable à celui qui le vit. Mais aussitôt constaté, il donne une commande à son cerveau, cet ordinateur intégré, qui l'enregistre et rendra la réponse plus ou moins rapidement. En attendant cette réponse, il se dit à lui-même et parfois aux autres : «Je vieillis, je perds la mémoire. Serait-ce le début de l'Alzheimer ?» D'une certaine façon, il ne le croit pas vraiment. Mais il espère des témoins une protestation, une explication : «Tu travailles trop, c'est le stress... Ça m'arrive à moi aussi...On devrait faire des exercices de mémoire... Freud te dirait que cet oubli est symbolique». On veut conjurer le sort d'une mémoire qui flanche. C'est

qu'elle nous semble alors reliée à la vieillesse et à ses maladies comme la démence alors qu'elle est très souvent plutôt le symptôme d'un surcroît d'activités : on ne sait plus où donner de la tête. Mais ces ratés n'entament que très peu la faculté de se souvenir. Quand ils surviennent, profitons-en pour minimiser l'impérialisme de la mémoire dans une civilisation du savoir et de l'histoire. Désencombrons-nous la tête de ces milliers d'informations que les médias nous annoncent journallement et que nous fixons mal dans notre cerveau car nous ne les écoutons que d'une oreille. Et puis quand le mot reste sur le bout de la langue, les autres nous aident à le retrouver. Ce peut être un exercice très convivial.

### **L'objet qui se dérobe**

Un phénomène tout simple de la vie quotidienne nous incite à scruter de plus près le labyrinthe de l'oubli : c'est de ne plus se rappeler le lieu où on a rangé un objet dont on a un pressant besoin et de le chercher désespérément. «Mais cette clé, ce document, je l'avais pourtant déposé là.» Un scénario se met en scène : j'essaie de revoir les circonstances qui entourent mon dernier contact avec l'objet en question et je me précipite dans les lieux où je suis passé. Toujours rien. L'anxiété s'accroît, comme si un complot se tramait contre moi. «Qui a touché à cette clé, à mon dossier, qui l'a déplacé ?» La femme de ménage, le conjoint, les enfants sont la cible qu'on vise (même en leur absence). S'ils sont là, ils se mettent à chercher eux aussi, se renvoyant la balle les uns les autres. À la fin, celle-ci rebondit dans mon camp avec le point d'interrogation qu'elle pose toujours. À un moment donné, je ne sais lequel, je me sens la proie d'une angoisse incontrôlable qui va bien au-delà du sentiment de perte de l'objet recherché et qui m'épuise. Elle persiste même si j'ai pu m'écrier : «Eurêka, j'ai trouvé!» et me laisse pantelant...

Cette recherche compulsive semble obéir à une mécanique psychique interne de l'individu. Freud en a développé une problématique possible dans *Un*

*souvenir d'enfance de Léonard de Vinci.* Il a remarqué comment Léonard abandonnait soudain la peinture d'une œuvre pour se plonger dans une recherche scientifique ou technique. Il croit en trouver l'explication dans un rêve de l'artiste qu'il analyse longuement. Léonard de Vinci aurait été mu par le désir jamais assouvi de connaître l'identité de sa mère, cette femme modeste qui avait pris soin de lui dans sa petite enfance pour le confier ensuite à son père, un noble seigneur. C'est ce désir qui serait à l'origine de sa curiosité et de son esprit scientifique.

Cette angoisse excessive continue de m'interroger tout comme la chose qui se dérobo. Celle-ci ne serait-elle pas la part d'ombre de tout objet de désir ? Nous sommes en quête depuis la naissance de l'unité première avec la mère. D'où le caractère d'absolu et de totalité que revêt la problématique du désir. Cette dialectique désirante n'aboutit jamais à la parfaite possession de l'objet. Mais elle peut être déjouée par des jeux de cache-cache qu'inventent les amoureux. Ils se dérobent l'un à l'autre pour se retrouver... et recommencer le leurre après un temps de jouissance. En somme, ils miment, pour la conjurer, l'impuissance du désir à s'accomplir une fois pour toutes. Ils créent une dramaturgie de la répétition. C'est ce qu'ils avaient déjà compris depuis des temps anciens ainsi que nous le montre *Le Cantique des cantiques*. Ce chant d'amour existait bien avant d'être ajouté tardivement aux livres de la Bible<sup>1</sup>. L'épouse de cet épithalame chante son union à l'époux : « Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui. » Mais soudain elle l'appelle à nouveau car il semble disparu.

« Sur ma couche pendant la nuit  
j'ai cherché celui que mon cœur aime<sup>2</sup> »

Comme une folle, elle parcourt la ville en quête de son amant :

« Avez-vous vu celui que mon cœur aime ? » (...)

« À peine les avais-je dépassés  
que j'ai trouvé celui que mon cœur aime.  
Je l'ai saisi et je ne le lâcherai pas  
jusqu'à ce que je l'aie introduit dans la maison  
de ma mère<sup>3</sup> »

L'épouse et l'époux n'en ont jamais fini de se perdre et de se retrouver.

Certes l'objet égaré dont on a oublié le lieu où il a été déposé ne ressemble pas au premier abord à l'objet du désir que je viens d'évoquer. Mais la démarche pour le retrouver ravive dans la psyché l'anxiété et l'angoisse même que suscite le jeu du désir.

### **Un oubli nommé refoulement**

Ces expériences particulières ne sont que des amnésies partielles dans le temps. Freud, lui, nous parle d'une amnésie «inconsciente», le refoulement, qu'il définit comme inhérente à la psyché. C'est «la pierre d'angle sur quoi repose toute la psychanalyse». Dans l'économie de ce système, le refoulement joue un rôle de préservation et de défense; les représentations liées aux pulsions et aux émotions sont refoulées dans l'inconscient parce qu'elles sont conflictuelles; le moi mécaniquement les livre à l'oubli. Mais cet oubli n'est pas définitif. Émergeraient dans l'hystérie ou autres affections mentales ou même dans la vie quotidienne des représentations refoulées où peuvent être détectées une action de ce refoulement ainsi que les circonstances qui l'ont provoqué. La nuit obscure des analysants s'illumine. L'oubli se transforme en mémoire, fût-elle lacunaire.

### **L'oubli du temps**

Il est une façon subtile d'échapper au monde de la mémoire, c'est de s'adonner avec ardeur à une action précise : on perd la notion du temps. Qui n'a pas observé un enfant, fasciné par la neige, s'amusant à la transformer en bonhomme, en fort, en château, à la lancer, à inventer toutes sortes de jeux avec elle ? Il oublie tout. Il en est de même pour le musicien à l'écoute des sons, des bruits, du silence, pour le peintre qui projette lignes et couleurs sur la toile, pour qui se laisse captiver par une occupation quelle qu'elle soit. Il vit alors dans l'intensité de l'acte présent. Le temps devient celui du jeu ou de l'œuvre.

## Le hors-temps

Autre expérience singulière, celle d'avoir été transporté hors du temps linéaire dont la mémoire est la spécialiste. On l'éprouve en marchant dans une forêt embrumée ou dans tout autre lieu dont les points de repère disparaissent ou sont évanescents. Je viens de vivre une expérience similaire au 17<sup>e</sup> étage d'une tour. Je rentre en pleine nuit. Aucune lumière n'éclaire l'intérieur. J'avance avec précaution. Face à moi, des machines lumineuses dont je ne vois pas les contours flottent dans l'atmosphère. Moi-même je me sens basculer dans l'éther. Un vaisseau spatial. Cette sensation ne dure qu'un instant car la mémoire reprend le dessus et nomme ces colonnes blanches : des tours. Cette expérience, je pense que les astronautes la vivent à la vitesse de la 4<sup>e</sup> dimension : le temps-lumière. Hors la Terre, ils en oublient le temps, mais le calendrier de leur mission les y confronte ! Parfois le hors-temps est l'effet d'un déplacement psychique plutôt que physique. Ainsi les expériences de la vie mystique : illuminations, insensibilisations, extases, lévitations, voyages astraux dont les différentes religions offrent des exemples et que l'usage de certaines drogues peut aussi provoquer. Nous avons alors le sentiment d'une interruption dans le cours du temps. Le Tout autre, l'Étrange nous envahit ou plutôt se saisit de nous. Le bouleversement qu'il provoque peut être effrayant comme dans un rapt ou la lévitation, ou terriblement bon : la perte de soi dans la plénitude de l'Un. Dans ces expériences, la mémoire s'efface radicalement. Saint Jean de la Croix l'évoque dans *La montée du mont Carmel* : «Parfois au moment où Dieu accorde ces touches d'union à la mémoire, il se produit tout d'un coup une sorte de chavirement dans le cerveau où elle a son siège; l'effet en est si sensible qu'on a l'illusion de la tête prise de vertige, de la raison et du sens qui s'anéantissent<sup>4</sup>.» La mémoire ne revient que dans l'après-coup; elle ne peut qu'enregistrer l'extraordinaire de l'aventure en la qualifiant d'ineffable.

## Se souvenir pour oublier

C'est peut-être dans le travail du deuil — que j'ai appelé ailleurs « pratique de la nostalgie<sup>5</sup> » — que s'entremêlent le plus subtilement le souvenir et l'oubli. De quoi est-il question alors ? De faire le deuil d'un être aimé ou d'un bien précieux ou d'un idéal impossible. Or si l'oubli semble s'imposer pour qui veut survivre, il ne s'accomplit pas pour autant par magie ou par volonté. Seule la mémoire peut engendrer l'oubli, un oubli qui ne soit pas uniquement du refoulement. C'est d'ailleurs la voie que suit naturellement l'endeuillé<sup>6</sup>. Un rien lui rappelle l'image de l'Autre : un geste, un objet, une rencontre. Laissons-le évoquer ses souvenirs. C'est d'abord une surabondance de détails qui ressortent du passé de la vie commune, entremêlés au récit de la maladie et des derniers jours. Un peu plus tard, il se livre quand il se sait en confiance : « Je n'ai pas été assez près de lui, d'elle, nous aurions dû parler davantage de cela, j'aurais dû... » L'endeuillé se sent coupable de mille choses. De toute façon, on est toujours coupable de survivre à l'autre. Préciser des lieux de regret aide à se libérer de cette vague culpabilité. En même temps ou peu après, se déroule une période d'idéalisation : c'était une femme merveilleuse, un mari si attentif, un fils exemplaire, une fille si aimante. Et on rappelle des détails... L'interlocuteur opine mais parfois n'en revient pas, tant la réalité lui paraît différente. Mais peu importe : pour que le travail de deuil s'accomplisse, il faut hisser le défunt sur un socle. L'endeuillé regarde de vieilles photos, relit des lettres jaunies, aime remonter à la source de son amour. Quelle belle histoire nous avons vécue ! Et c'est fini ! Non, protestent ses amis, tu reprendras intérêt à la vie. Il y croit... un instant mais retourne à sa peine. L'album de photos l'invite à se souvenir de son enfance, de l'amour premier de celle qui l'a conçu, porté, mis au jour, des autres qui ont partagé sa vie alors, de la maison, de l'école. C'est toute son existence qu'il revoit. On le croit perdu dans le passé. Qu'on ne s'inquiète pas. S'il n'est pas affligé de cette maladie qu'on appelle la mélancolie, l'endeuillé émerge de la serre chaude de l'autrefois où il puise

amour, force et orientation. Car au moment même où il accomplit ce retour dans le passé, se rallonge le temps qu'il peut consacrer au présent, au souci des autres et à une occupation personnelle. Il oublie et doucement se retrouve avec l'autre bien « niché dans son cœur ».

Ce texte demeure très près de l'expérience de tous et de chacun. Il l'est également pour moi. J'ai écrit *Maman*<sup>7</sup> juste après la mort de ma mère qui a vécu chez moi ses six dernières années. En même temps qu'émergeaient mes souvenirs, je dressais son portrait pour un essai-fiction. L'acte d'écrire était, il me semble, une forme d'oubli à mesure que se déroulait le travail du deuil. Certes on ne peut demander à chacun d'être le biographe de ses disparus. Mais celui qui pleure la mort d'un être cher, alors même qu'il se souvient de son passé, élabore peu à peu dans sa tête un récit de sa vie dont les proches sont les témoins occasionnels. C'est dans ce récit-souvenir que se glisse l'oubli, en même temps que se sculpte l'image du défunt. À la mémoire de...

### **Mémoire collective : paroles et silence**

Ainsi se constitue la tradition d'une famille, d'un groupe social ou culturel, d'un peuple : la mémoire collective, faite de souvenirs et d'oublis...

« Mon meilleur souvenir d'enfance ? Les récits de ma grand-mère me racontant comment on vivait à son époque et avant. Je me les rappelle souvent maintenant que je vis à la ville. » Paroles d'une Touareg malienne pour qui le désert évoque aujourd'hui « le silence, la liberté, l'indépendance<sup>8</sup> ». Dans une société archaïque, le souvenir des origines se transmet par des récits qui se transforment au fil du temps et des mutations sociales, travaillés par la nostalgie et par l'oubli. Dans nos cités qui vivent au rythme des techniques avancées et des ordinateurs, la tradition orale est menacée de disparaître. Certes l'histoire qui reste la gardienne du passé intègre dans son matériel de recherche des histoires de vies, des transcriptions audiovisuelles de chansons et de récits



traditionnels. Mais elle n'en demeure pas moins une discipline qui se veut rigoureuse, exhaustive dans son champ, scientifique dans sa méthode. Elle s'adresse plus aux chercheurs qu'aux gens ordinaires. Elle a de justes prétentions à la vérité même relative de ses conclusions. Mais qui nous murmurerà à l'oreille les récits chaleureux d'autrefois ? qui peut encore les entendre ?

Suzanne Gauthier et moi avons tenté de faire revivre une tradition orale : reconstituer une certaine mémoire du Montréal des années 1900 à 1939<sup>9</sup>. Nous avons interrogé une centaine de personnes, témoins ou acteurs de cette époque.

De prime abord, et malgré la gentillesse des interviewés, nous nous sommes heurtées au sentiment qu'ils avaient tout oublié. Mais il suffit d'une oreille attentive, de quelques questions pour que leurs souvenirs émergent et se bousculent. Après notre départ, la mémoire poursuit son travail d'investigation. On nous téléphone pour préciser tel fait, pour ajouter tel récit passionnant, pour nous indiquer le nom d'une autre personne à interroger.

Et le miracle d'une renaissance s'opère. Sur leurs lèvres, nous voyons peu à peu s'esquisser l'image d'un Montréal, début du siècle, avec ses maisons, ses églises, ses commerces, son port, sa montagne, ses terrains vacants, ses bruits et ses odeurs. La métropole s'anime car ils nous entretiennent avant tout de la façon de vivre, des mœurs, du quotidien et des fêtes. En ce temps-là on «marche» la ville, on court avec les chevaux, on attrape le p'tit char au vol. Quelques-uns conduisent les premières autos... Se déroule le film d'une certaine vie montréalaise.

Images plus roses que ne le fut la réalité. Sans aucun doute. La mémoire est subjective. Nos interlocuteurs ont oublié certains problèmes familiaux pénibles comme l'alcoolisme, la mort fréquente des enfants en bas âge, la répression sexuelle. À nous de ne pas oublier qu'il y a de l'oubli dans leur témoignage. Et comme l'écrit Marc Le Bot, «cela seul serait

mortel pour la pensée. On s'en tiendrait à une vérité pleine et arrêtée<sup>10</sup>.

Voilà quelques séquences sur les jeux de la mémoire et de l'oubli. L'une et l'autre me semblent se conjuguer plus subtilement que ne le présente le modèle usuel d'opposition. Suivre à la piste leurs méandres apporte un éclairage nouveau sur la réalité : nos expériences, l'histoire et l'actualité. Qui n'a pensé, en abordant ce numéro de *Mœbius* consacré à la «mémoire», à la devise des Québécois : «Je me souviens.» On pourrait croire que l'oubli en est le pôle négatif et le taxer de négligence ou d'infidélité. Il est d'autres raisons à l'oubli : la vie, l'action, l'instant. Ce sont là des lieux où l'on peut affirmer l'héritage de son passé; son identité et sa différence, sa québécity. Ce n'est pas qu'on oublie son histoire, on n'y pense pas tout le temps ! Mais seules la proclamation et la reconnaissance d'un Québec indépendant nous permettront un oubli au-dessus de tout soupçon, un oubli qui se souvient.

#### Notes

1. L'Église le donne comme modèle de l'union de l'âme au Christ sur terre, union qui ne sera définitive qu'au ciel.
2. II, 16 ; III, 2.
3. III, 3-4.
4. Desclée de Brouwer & Cie, Bruges-Lille, 1925, p. 5.
5. *Le bruissement du temps*, Triptyque, Montréal, 1992, p. 119.
6. Je décris ici le deuil d'une personne avec qui l'on cohabite, auquel s'apparentent les autres deuils.
7. *Maman*, Parti-pris, collection Délire, Montréal, 1976.
8. Interrogée par Cavada au cours de l'émission *La marche du siècle* du 10 avril 1996, consacrée au désert. Ces Touaregs ont dû quitter le désert à cause de la famine des années 1989-1992. Ils espèrent y retourner.
9. *Montréal de vive mémoire*, Triptyque, Montréal, 1994.
10. *Les yeux de mon père*, P.O.L., Paris, 1992, p. 29.